

# Le Révolté

ORGANE ANARCHISTE  
PARAISSANT AU MOINS UNE FOIS PAR MOIS

## ABONNEMENTS

Intérieur: 1,25 fr. par an

## EDITEUR-GÉRANT:

A. LEBRUN - 9, Rue d'Irlande, 9 - St. Gilles-Bruxelles

## ABONNEMENTS

Extérieur: 2 fr. par an

Tous les camarades qui estiment que la réapparition du Révolté est chose utile et qui désirent assurer son existence et le propager récolteront dans leurs milieux les fonds indispensables pour nous permettre de le faire paraître régulièrement. Nous prions instamment les copains de nous envoyer de la copie, voulant donner une large place aux faits sociaux de chaque jour.

Les camarades de Bruxelles se réunissent tous les samedis au local: 15, Rue de Steenpoort

## Considérations actuelles

Un organe anarchiste est généralement voué à une existence précaire mais en Belgique plus que partout ailleurs en raison du «tempérament national» mercantile, panurgien et, de prime abord, incompatible avec les principes d'autonomie. Plusieurs fois nous avons dû interrompre notre publication. Les expulsions continuelles du Pouvoir, jointes aux déplorable conditions de milieu n'ont jamais permis qu'un noyau d'activité durât assez longtemps pour amorcer un mouvement. Nous nous remettons à l'œuvre aujourd'hui, mais il va sans dire que nous ne garantissons rien pour l'avenir à moins que des concours sérieux et persévérants nous soient acquis.

Nous nous garderons d'établir une ligne de conduite que nous ne pourrions probablement pas observer strictement. «Le Révolté» sera sans doute un organe de combat s'attaquant, dans un but de critique, aux faits sociaux et aux agissements individuels, mais il essaiera d'être aussi un organe éducatif. Chacun de ses collaborateurs y exposera ses idées propres, sans devoir souscrire à tel ou tel évangile. Pas de dogmatisme. Pas de doctrinarisme. Il sera moins question d'enseigner que d'éduquer. Nos efforts tendront non à forger des machines raisonneuses, mais à éveiller les consciences individuelles. Le reste, croyons-nous, s'obtiendra par l'observation, l'étude, et l'auto-éducation dans le grand courant de la vie sociale.

Il y a quelque huit ans on parlait de la *décadence de l'anarchie* parce que certains littérateurs égarés dans le mouvement, s'en retournaient, déçus, au sein de la bonne mère nourricière, la Bourgeoisie «qu'ils n'auraient jamais dû quitter». Aujourd'hui il est de bon ton de dire que l'anarchie est *caduque* — sous prétexte que les blasés, les sceptiques, les pessimistes ou plus simplement les arrivistes jettent la défroque anarchiste dont ils se paraient pour se ranger qui dans l'*ouvriérisme*, qui dans le *syndicalisme*, qui dans les par-

tis politiques. En fait les idées anarchistes sont plus vivaces qu'elles ne le furent jamais. Elles jouent un rôle considérable dans le dynamisme social, dans l'évolution. On les retrouve à la base de tous les grands mouvements; elles inspirent notamment les luttes ouvrières et elles remorquent les partis «avancés» toujours tentés de composer avec le présent et de se soumettre à l'esprit misonéiste des majorités. Quoiqu'on en dise l'idéologie régit de plus en plus les agissements individuels et collectifs. L'idée «matérialise» dans les actes. Le déterminisme économique qui a pu être très puissant à une époque passée cède le pas, à présent, au déterminisme de la raison volontaire. En d'autres termes les masses se désagrègent. Amorphes à l'origine, elles s'individualisent graduellement et donnent le spectacle d'un grouillement d'activités, analogue aux fermentations intenses. L'inertie du début a disparu. Au sein des masses se manifestent des initiatives énergiques, des éléments d'avénir. Et c'est là la preuve de la vitalité de l'idée anarchiste infiniment souple et mouvante.

Avec les acquis récents des sciences anthropologique, ethnographique, psychologique même, l'anarchisme s'est dépouillé de son romantisme, de sa religiosité, de jadis. Il s'est rapproché de la vie. Naguère planant au-dessus de l'individu, il a fini par s'incorporer à lui. Son optimisme robuste ne repose plus sur des croyances nébuleuses, sur de chimériques espoirs. Il se nourrit à l'observation des faits. L'idée exige d'être vécue. Aussi le grand nombre des anarchistes se proposent-ils de «vivre leur vie» actuellement sans attendre une «société future» problématique. Est-ce à dire qu'ils prétendent pouvoir se libérer intégralement? Point. Seulement ils affirment constamment leur volonté de se débarrasser de toutes les contraintes du milieu social. Vouloir c'est un peu réaliser. Que la volonté se développe chez les hommes et le cadre économique de la société ne résistera pas à la chute de tous les mensonges de convention, de tous les faux principes, de toutes les absurdités.

Ce qui caractérise la propagande anarchiste c'est qu'elle engendre des vouloirs. A cela on la distinguera toujours — quelles que soient d'ailleurs ses modalités — du verbiage ennivrant et somnifère de «révolutionnaires». Celui-ci ne produit que du battage et du bluff. Mais peut-être que, grâce à la magie des mots aux quels se laissent volontiers prendre les foules, le tam-tam révolutionnaire sera-t-il capable de faire les masses se ruer sur le Pouvoir actuellement détenu par la Bourgeoisie. Alors il n'y aura de changé que le nom des maîtres. Nous estimons, nous, — étant admise la possibilité d'une Révolution — qu'elle doit avoir un but libertaire. Elle ne l'aura que pour autant que les individus seront

conscients. Nous admettons pourtant qu'à la faveur d'une crise, non d'un jour, mais de plusieurs années, les mentalités individuelles se hausseront à un niveau bien supérieur à celui qu'elles occupent aujourd'hui. Mais encore faut-il que, dès maintenant, les divers milieux sociaux soient «travaillés» profondément par nos idées. D'où obligation pour nous d'observer avec sympathie les luttes ouvrières et d'y prendre part en vue de les influencer. Le syndicalisme moderne, malgré ses étroitesse, ne mérite pas le dédain dont certains l'accablent. Il est d'ailleurs un *fait économique* ayant ses racines dans la vie même des sociétés et qui a obtenu sa consécration historique. Nous sommes tenus de l'envisager, non pour le combattre à outrance, mais pour tâcher de le corriger, en en faisant une redoutable machine de guerre contre l'ordre bourgeois, et un milieu propice à l'éducation socialitaire des travailleurs. Si nous admettons que notre émancipation est née à côté de ceux semblables, si, d'autre part nous acceptons l'hypothèse d'une révolution possible, il importe que nous étendions les liens de la camaraderie jusqu'aux travailleurs qui sont, avec nous, les seuls agents véritablement intéressés à une transformation du régime. N'oublions pas qu'il dépend beaucoup de nous qu'une tyrannie étatiste ne succède pas à l'oppression capitaliste.

Ceci dit, nous conclurons: Accroître l'intensité de notre vie, fortifier notre solidarité, nous révolter contre toutes les contraintes, propager parmi les foules un mode de vivre supérieur, prendre part aux conflits économiques, s'intéresser à tous les aspects de la vie sociale, telle nous semble être l'activité anarchiste. Chacun y prend part à guise et juge les choses à sa manière, selon l'angle sous lequel il les examine. Si les opinions, ou les façons de voir se heurtent, la plus large tolérance doit intervenir: personne ne pouvant prétendre à la vérité absolue.

«Le Révolté» qui se propose d'enregistrer les affirmations individuelles de camarades aux tendances diverses n'excommuniera personne, et n'exclura systématiquement aucun tempérament.

LE RÉVOLTÉ.

## Un 4.000 —

Van Langendonck! Connaissez-vous? Non. Souffrez donc qu'on vous présente un de nos 4.000.

Membre du P. O. B. favorisé par l'Urne électorale, il fut élu député à Louvain. Récemment il découvrait quelque part à Paris, la poule aux œufs d'or rarissime. Et turellement il alla recueillir la ponte. En homme bien élevé il démissionna du parti. Mais avec le profond désintéressement et l'amour de la chose publique

qui caractérise le social démocrate, il crut bon et profitable de conserver son titre de représentant. Tous les trois mois donc, il viendra de Paris palper son billet de 1000 à Bruxelles.

On voit par là que Van Langendonck, député socialiste de Louvain, n'avait pas usurpé sa place dans la hiérarchie du P. O. B. Même séparé de l'organisme, il en a conservé la morale et les vertus. Encore une gloire, encore un martyr, dont s'enrichira le livre d'or du socialisme belge.

## Dégénérescence graisseuse

Expression charmante, expression admirable dont s'est servi M. de Brouckère pour désigner l'Etat du P. O. Elle est parfaitement adéquate à la réalité. L'image du P. O. se reflète dans les traits de son visage. M. Bertrand de Schaerbeck par exemple, un de nos fondateurs. Maigre et ardent au début il est devenu impotent, gras et pondéré; il a pris du ventre; la dégénérescence adipeuse l'a atteint, comme le Parti qu'il incarne. Il est devenu échevin à 5.000, député à 4.000 — il deviendra ministre. Il a acquis des propriétés, fait partie de grandes compagnies; des avenues sont baptisées à son nom. Il est désormais un personnage, une personnalité, une notoriété, un grand homme.

Hé bien! ainsi que le disait De-winne le P. O. est aussi devenu un grand Parti. Il a des millions en caisse. Il a des propriétés, des monuments, des palais. Il dispense des places et des honneurs. Ses coopératives sont devenues de puissants organismes capitalistes à l'exemple de ce tissage du Wooruit dont les valeurs viennent d'être admises à la cote de Bruxelles et de Gand avec un taux de 5 % garanti pour les heureux actionnaires.

N'allez pas prétendre à présent, que le P. O. «capitaliste» n'a rien de socialiste, ni que M. Bertrand n'est pas un «prolétaire». On vous foudroierait au nom de Karl Marx. Et tous les buveurs de faro de la maison du Peuple se mettraient en mesure de vous démontrer comme quoi dans la «doctrine scientifique, capitalisme est synonyme de socialisme.

## La Course au Bonheur

Vivre heureux voilà sans conteste l'idéal de tous les hommes. Depuis le misérable loqueteux sans pain et sans gîte jusqu'au rentier opulent, en passant par le petit boutiquier et

l'ouvrier honnête, presque tous les individus aspirent à devenir des petits seigneurs dominant les autres mais ne dépendant de personne.

Cette tendance que l'on trouve chez presque tous nos contemporains prouve qu'il y a en chacun d'eux la moitié d'un anarchiste. Le votard lui-même qui s'en va bêtement se nommer des maîtres qui lui tondront la laine sur le dos, croit accomplir un geste libérateur en jetant dans l'urne électorale le bulletin qui fera de lui un esclave. Il s'imagine en même temps imposer aux autres ses volontés personnelles. Ce qui fait le malheur des hommes c'est que la grande majorité d'entre eux ignorent totalement en quoi consiste le bonheur.

Le bonheur consiste à se contenter de son sort, disaient les moralistes. Et c'est ainsi que l'on voyait une foule de gens manquant du strict nécessaire, se proclamer heureux.

Le bonheur consiste à vouloir ce que Dieu veut, disaient les religions. Et c'est ainsi que des milliers de fanatiques ont subi les pires tortures le sourire aux lèvres, pensant conquérir par là une éternelle félicité.

Aujourd'hui, bien qu'il y ait encore une séquelle de croyants, il n'en est plus qui, pour être heureux, revendiquent les palmes du martyre.

Pour retrouver ces curieux spécimens il faut aller bien loin, chez certaines tribus Océaniques, chez lesquelles se faire empaler au nom de Bouddha ou de Vichnou est le comble de la félicité.

Si cette façon très primitive de faire des heureux n'est plus goûtée des hommes civilisés comme elle le fut jadis, celle de concevoir le bonheur que je signalais en commençant comme étant en honneur dans la société moderne, ne vaut hélas ! guère mieux.

Qu'il n'y ait pas de gens heureux sur la terre, comme le prétendent certains philosophes, voilà qui me

paraît bête. Ce que l'on peut admirer sans crainte d'être démenti, c'est que leur nombre est très restreint. En effet ceux qui possèdent l'or, et qui par cela même, devraient être les plus heureux des hommes, puisque devant le talisman qu'ils tiennent dans leurs coffres-forts, tout tombe et s'efface, ceux-là souvent sont malheureux parce que la haine les tenaille ou l'ambition les dévore.

Et le hardi camarade, l'anarchiste qui par une audace remarquable et une volonté de fer réalise le maximum de bien être qu'un homme puisse arracher à la société, celui là encore ne peut être heureux, car il a devant lui :

Une foule de gens ignorants et imbéciles.

Une foule de préjugés et de conventions plus ou moins grotesque ou stupides qui font ses ennemis de presque tout le genre humain.

Une foule de lois et règlements qui entravent son évolution normale paralysent sa volonté et l'empêchent de prendre librement son essor.

Les gens heureux sont ceux qui dictent aux autres ces lois, ces règlements, ces conventions et ces préjugés parce qu'ils servent au mieux leurs intérêts propres mais qui n'en tiennent aucun compte pour eux-mêmes.

Tous les individus seront vraiment heureux lorsqu'ils s'en seront débarrassés à leur tour et quand de demi-anarchistes qu'ils sont en ne voulant pas être dominés ils le seront devenus totalement en se refusant à dominer les autres.

Quand à ceux qui sans pain et son gîte, grelottant dans leur haillons sous la bise glaciale ont encore le toupet de se proclamer heureux, il ne sont pas différents de ces Océaniques fanatiques dont je parlais plus haut qui, le corps transpercé et pantelant au bout du pal sacré, bravent la douleur et esquissent un sourire de béatitude céleste. SCRIPTOMANUS.

## HOMMES ET IDÉES

Il y a quelques jours mourait à Berlin, comblé d'honneurs et surchargé de gloire, le très haut et très puissant satrape germanique : Son Importance Paul Singer, ci-devant député au Reichstag, Président de la Social-démocratie.

On va faire au personnage des funérailles pompeuses, grandioses. Le Tout-Berlin électoral grossi de toutes les délégations des villes de l'Empire et de l'Internationale se pressera à la suite du corbillard submergé de fleurs et de couronnes. Des bannières innombrables flotteront au vent ; des fanfares joueront des marches funèbres et la «Marseillaise» ; les plus grands témoins du monde prononceront le panégyrique du défunt et, des trémolos plein la voix, ils diront le deuil des prolétaires.

Dernièrement s'éteignait, en quelque endroit de la côte latine, entouré seulement de la sollicitude de rares amis, un homme en faveur de qui la «faiseuse de gloire» ne fonctionna jamais. Cet homme, Pietro Gori, est mort prématurément usé par ses campagnes de propagande anarchiste, usé surtout par les persécutions du Pouvoir. Son convoi funèbre ne fut escorté que d'un petit nombre de personnes : les anarchistes ne voulant, à aucun prix, entretenir dans les foules le Culte des Grands Hommes, ni le Culte de la Charogne.

Etablir un parallèle entre Gori et Singer c'est confronter un pur et généreux artiste tel que la race latine est seule à en produire avec un mercanti des ghetto judaïques. Bakounine et Marx étaient moins dissemblables.

La valetaille du journalisme, a, dans ses oraisons mortuaires, assaisonné de commentaires malodorants la terrestre dépouille du Grand Lama social-démocrate. Elle a écrit, cette valetaille, avec un cynisme qui

écœuré plus d'un indigne, que Singer était devenu socialiste après avoir acquis dans le négoce, une fortune assez considérable pour lui permettre d'être indépendant. Cette affirmation n'est pas sans nous ouvrir des horizons nouveaux sur la doctrine scientifique qui commence par faire siennes les paroles de Guizot : *Enrichissez-vous... vous deviendrez socialistes ensuite*. S'enrichir ! mais comment ? Par tous les moyens, cela va sans dire, les plus honnêtes étant les pires. Et cette doctrine qui promulgait jadis : *la Propriété c'est le vol, le commerce c'est le vol*, ajoute maintenant : oui, mais lors que la propriété est détenue par un socialiste, elle est sacrée, elle est légitime, et ennoblit celui qui la possède ; oui, mais quand le commerce est exercé par un socialiste, il perd son caractère de rapine, se puifier, devient louable et précronisable. Enrichissez-vous ! mes amis, plus vous serez riche, plus vous aurez exploité et volé vos contemporains, plus vous aurez semé de misère autour de vous — car la misère est le complément de la richesse — et plus vous aurez de chances de prendre place dans le Panthéon socialiste...

Pietro Gori n'était ni un Crésus, ni même un député. Aussi n'eut-il aucun droit à l'épithète de messie, au titre de défenseur des prolétaires. Cependant il aurait pu devenir un Saint à la manière socialiste. Avocat de grand talent, érudit de valeur, orateur exceptionnel remarquable écrivain, la carrière d'un Ferri, à défaut de celle d'un Singer, lui était ouverte. Malheureusement il possédait une tare : la dignité individuelle. Ses convictions, ses principes le retinrent loin des intrigues et des ambitions, politiques. Pressenti par le gouvernement argentin pour une haute fonction, il ne fit pas comme son compatriote et ami de jeunesse Enrico Ferri (qui vient d'accepter dans la république sud-américaine, le poste honorifique

de Réorganisateur des Prisons). Gori se contenta d'une chaire à l'Université lui permettant de développer ses aperçus originaux en Criminologie sans abdiquer ses idées, sans suspendre sa collaboration aux revues et journaux anarchistes.

A une époque où il était périlleux de se dire anarchiste, après l'acte de Caserio, Gori traqué et condamné se réfugia en Amérique. Il y donna l'exemple d'une activité sur humaine, se multiplia, donna conférences sur conférences en langues diverses et partout, sur son passage, des cerveaux s'éveillèrent des cœurs se mirent à battre. Cette activité excessive vint à bout d'un tempérament solidement tempéré. Gori s'est éteint dans la solitude. Sa vie durant il ne réclama jamais le tam-tam de la renommée ou de la popularité ; il ne demanda rien à personne. A l'heure de sa mort il était presque oublié. Et cette mort solitaire, après une existence de lutte héroïque pour un idéal sublime, présente une grandeur antique, que ni le faste, ni les tambours, ni la cohue ne pourront donner aux funérailles d'un Singer.

On conçoit que les épiciers du socialisme scientifique aient quelque honte à toiser les géants. Ils les ignorent quand ils le peuvent — ils ont ignoré Pietro Gori — ils les exaltent quand ils y ont intérêt — ils ont glorifié Kotoku — ils les abaissent à leur niveau et les calomnient quand c'est indispensable — ils ont calomnié Bakounine, ils salissent nos militants.

Un Jean Louguet par exemple, espèce de diplomate à la manqué, lèche-botte attitré des libéraux anglais, fondé de pouvoir de «l'Humanité» auprès de S. A. le prince de Monaco affirmera avec l'aplomb, que lui confère sa parenté métissée avec le Dieu Marx, que l'érudit Kotoku fut porté aux conceptions simplistes de l'anarchie... par la faute du mikado.

Ce qui n'est pas simpliste pour un liard, ce qui est même très compliqué, ne sont pas les développements marxistes archi-réfutés, mais bien l'attitude indéfinissable des disciples du maître.

Exploiteurs et parasites notoires, gros propriétaires, gros actionnaires, gros rentiers, châtelains multimillionnaires, arrivistes, fricoteurs, pots-de-vinières et courtisans ; ici, députés, là ministres ; autre part ambassadeurs, ils émettent la prétention révoltante de parler au nom du peuple des exploités et, comble d'impudence, ils bavent sur des hommes de haute conscience, de probité parfaite, d'intégrité absolue, de grand savoir, tels que les fondateurs de l'anarchisme.

Les faits font justice de ces scélé-ratesses social-démocrates. Ce ne sont pas les aspirants au Pouvoir que les gouvernants traquent, ce n'est pas à leur intention que sont fabriquées les lois scélé-rates ; ils ne marchent pas à la guillotine ou à la potence. Ils vont siéger dans les parlements, les ministères, les ambassades et les congrès. Il sont eux mêmes, les soutiens et les défenseurs du Pouvoir.

B.

### Politique et C. G. T.

Dans l'une de ses correspondances hebdomadaires au «Peuple» un certain Grumbach rapporte comme suit le mobile, de l'intervention d'un député socialiste dans l'interpellation sur la C. G. T. au Parlement français.

«C'était», écrit Grumbach, «une occasion, en combattant pour la C. G. T., de faire une œuvre de propagande anti-anarchiste et socialiste, en dévoilant certains abominables mensonges dirigés par certains... leaders de la C. G. T. contre le Parti socialiste. On connaît les procédés

des Yvetot et autres gros et maigres »Patauds...»

Inconscience ou crapulerie chez l'auteur de ces lignes. Les calomniateurs et les calculateurs se trouvent non parmi les militants révolutionnaires de la C. G. T. mais chez les politiciens. La preuve ? Grumbach lui-même nous la fournit en nous montrant les basses préoccupations, les calculs sournois, qui hantent les les méninges des députés. Ces gens-là flagornent la C. G. T. font des avances à ses militants, tâchent d'enrôler à l'«Humanité» des hommes comme Merrheim, mais c'est pour mieux les étrangler. Loyolas et Basiles social-démocrates ?...

Grumbach pourrait-il dire quand et comment notre camarade Yvetot a calomnié les politiciens ? Est-ce à propos de la fameuse «loi sur les retraites» ? prônée par Jaurès et consorts. Mais les ouvriers syndiqués sont unanimes à la rejeter en l'appelant «une escroquerie».

Est-ce à propos de la Grève des cheminots ? Mais on sait que sur le conseil des cheminots eux-mêmes la C. G. T. n'intervint pas afin d'éviter que le gouvernement puisse se servir d'un prétexte politique, tandis que les parlementaires et les rédacteurs de «l'Humanité» prenaient la tête du mouvement et le conduisaient finalement à la défaite. Et qui donc a bavé sur les éléments actifs des chemins de fer, sinon les Grandvallet, les Niel, etc...

Un rédacteur de la «Guerre Sociale» Z. n'a-t-il pas démontré, mathématiquement, après examen des livres que «l'Humanité», qui se prétend le «seul organe de la classe ouvrière», appartient à Jaurès et à un consortium de capitalistes juifs.

Est-ce là la cause du mécontentement du juif Grumbach ? Mais la C. G. T. y est étrangère. Il est vrai que ses militants ont tenu à témoigner leur sympathie pour Z. calomnié et sali par les larbins de la Bande Jaurès et C<sup>ie</sup>. Z. et les militants de la C. G. T. défilent les ordures des goujats et le venin des arrivistes. Ils sont immunisés depuis longtemps contre les morsures des vipères social-démocrates. Le siflement de ces reptiles est connu des travailleurs. Il n'a plus d'autre effet que de les éloigner davantage des cloaques où grouillent les bêtes venimeuses.

### La fille de la Mère l'Oie

La «Mère l'Oie» c'est «l'Humanité», sa fille c'est la «Guerre Sociale».

Des copains avaient fondé de grands espoirs sur le canard hervéiste. Ils avaient aidé à son lancement. C'est grâce à eux que l'oiseau put prendre son vol. Aujourd'hui les bons copains désenchantent. L'hervéisme leur apparaît sous un détestable jour : insurrectionnalisme votard, antimilitarisme de caserne anti-étatisme autoritaire et autres anomalies stupéfiantes. Les anarchistes seront-ils donc toujours des poires et des jobards ? L'hervéisme a pillé leurs doctrines, s'en est servi avec bluff et succès naturellement puis, parvenu à son apogée, il a fait un pied de nez, à son créancier l'anarchisme. C'est admirable. «Vous qui désertez, dit l'hervéisme, vous êtes des lâches et des capons. Votre devoir «révolutionnaire» est d'aller

à la caserne, d'y prendre des galons de premier soldat, de caporal voire de sergent ; si vous étiez un héros vous devriez même rengager».

«Vous qui combattez la caserne et le métier de soldat, vous êtes des ânes triplement idiots. Je vous le dis en vérité, la caserne n'est pas «l'École du crime» c'est l'École de «l'idéalisme supérieur» ; l'officier n'est pas un «soudard» ; c'est un «héros sublime...»

O «Pioupiou de l'Yonne» qu'es-tu devenu ?

Et ainsi, sur tout les points de la critique anarchiste, l'hervéisme tient en réserve de nouvelles conceptions. Jusqu'aux flics, aux gendarmes, aux géoliers qui se présentent à ses yeux sous un aspect bénévolement sympathique. Mais par contre l'anarchiste *doctrinaire* lui est désormais d'un voisinage horripilant.

Dire que le bonhomme Hervé a fait sa fortune politique, son renom, sa popularité de général d'armée révolutionnaire, en exploitant et en caricaturant nos pensées ! La pilule qu'il nous offre aujourd'hui n'en est que plus amère pour les suiveurs du début. Nous ne fûmes pas de ceux-ci. Car nous avions prévu l'évolution fatale de l'Hervéisme. Il nous avait toujours paru que sous la truculence affectée du rédacteur en chef, se cachaient des calculs d'avenir, et que vous la redondance des grands mots violents, il n'y avait que du vent.

Bluff et cabotinage, voilà tout l'insurrectionnalisme.

Souhaitons à la fille de la Mère l'Oie, l'avenir de sa mère : un tirage de 100.000 sur 6 feuilles bi-hebdomadaires et quotidiennes et surtout de gros appointements à ses rédacteurs, correspondants, voyageurs et «envoyés spéciaux».

Afin qu'ils puissent sacrifier à Vénus et à Bacchus aussi bien qu'à la Révolution.

## Mentalité Ouvrière

Dans une marnière de Vienesville, deux ouvriers sont restés ensevelis pendant deux-cent-vingt-sept (227) heures sous un éboulement.

Lorsque ces deux pauvres hères furent dégagés et hissés au jour le second qui fût remonté et qui ne paraissait pas avoir trop souffert, répondit à un spectateur qui lui demandait s'il retournerait dans la marnière après son rétablissement : Oui ! pourquoi pas, du reste c'est le pain quotidien que je vais extraire de cette excavation au risque d'y laisser mes os».

Ce raisonnement que nous fournit un de ces êtres qui fourmillent dans cette société capitaliste nous fait songer au fatalisme oriental et on se demande parfois, si vouloir répondre des idées de révolte parmi ces parias n'est pas dépenser son temps en pure perte. Risquer sa vie pour le pain quotidien n'est du reste pas un fait isolé, chaque jour des milliers de mineurs descendent dans les fosses pour y extraire le charbon qui souvent leur fait défaut (la dernière grève du pays de Liège en est un exemple frappant) des métallurgistes sont s'exposer des heures durant au feu vif des fours pour y fabriquer des produits qui souvent manquent chez eux des tisseurs passent la plus grande partie de leur existence dans une atmosphère viciée pour y confectionner des tissus qui serviront à faire des vêtements élégants, pendant qu'eux-mêmes ne seront couverts que de haillons.

Du reste quelleque soit la profession de producteur celui-ci est toujours dupé et ne bénéficie jamais du produit de son labeur. Quel remède apporter à l'état de choses actuel ? Des réformateurs ont proposé et proposent encore chaque jour une foule de moyens, qui d'après eux, seraient susceptibles de faire régner l'harmonie parmi les hommes ; tous viennent avec des grands mots tels qu'Amour, Solidarité, Fraternité, Justice, etc., etc., nous inciter à adopter leurs doctrines et à devenir leurs adeptes pour propager le panacée qui amènera sur terre la concorde que tous affirment entrevoir.

Pour peu que l'on examine ce qui se passe sous nos yeux, on s'aperçoit aisément que ce qui empêche des rapports plus cordiaux entre humains c'est tout d'abord leur bêtise. En effet ce n'est point parce qu'un individu se trouve catalogué parmi les bourgeois que celui-ci soit fatalement un être anti-sociale, combien de bourgeois comptons-nous parmi les personnes ayant donné de nombreuses années de leur vie pour hâter la réalisation de ce qu'elles considéraient comme devant réaliser le bonheur commun, par contre combien voyons-nous de déshérités à tous points de vue se faire les fervents défenseurs de cet état social maudit. Quelle est la catégorie qui fournit tout le régime coercitif que nous subissons ? Où se recrute l'armée si ce n'est pour la plus grande partie parmi ceux qui n'ont rien à défendre ? la gendarmerie vient-elle d'une autre source ? flics et gardiens de prisons ont-ils une origine autre que celle des déshérités ?

Alors pourquoi mettent-ils ce qu'ils ont de plus précieux (leur peau) au service de ceux qui ne voient en eux que des êtres taillables et corvéables à merci. C'est pour leur pain quotidien mais alors, si pour l'assurer le pain de chaque jour il faut se livrer à des actes qui consolident cette société pourquoi vouloir classer les individus en possédants et non-possédants ? Combien de non-possédants ont une mentalité de beaucoup inférieure à ceux qu'on leur représente dans les meetings comme de vulgaires parasites, vampires se nourrissant de leur sang absorbant la sueur de leur front pour satisfaire leurs passions bestiales, pour la seule raison qu'ils sont bourgeois. Il répugnerait souvent à certains de ces soi-disant vampires de commettre les actes qu'accomplissent chaque jour les travailleurs c'est pourquoi je souhaite voir un plus grand nombre d'individus se refuser à faire des gestes aussi stupides que celui de cet ouvrier de Vienesville et refuser carrément de risquer leur vie, fut ce même sous prétexte de s'assurer le pain quotidien.

LOUIS LE DÉPRAVÉ.

## Gouvernants à l'Œuvre

Le bourreau est la pierre d'angle de l'édifice social.  
J. de Maistre.

Les Maîtres du Japon viennent de se hausser avec éclat au niveau de leurs congénères d'occident. Par l'assassinat de douze anarchistes, par les tourments infligés à un grand nombre de révolutionnaires ils ont bien mérité de la Civilisation et ont acquis d'incontestables droits à la reconnaissance des Cannibales. Il faut avouer qu'ils se sont surpassés eux-mêmes en apportant quelque chose d'inédit dans leurs procédés. Il ont su graduer l'horreur et faire durer le cauchemar. On savait bien, dans nos pays, qu'il se tramait aux antipodes quelque chose de monstrueux et de terrible mais la cause exacte de cette appréhension restait

cachée. Les rares, laconiques et mensongères communications des agences n'intervenaient, par intervalles, que pour accroître nos trances. L'incertitude dans laquelle nous étions savamment maintenus, l'absence voulue de renseignements, les bruits contradictoires aussi contribuaient à nous entourer d'une atmosphère d'inquisition et nous crûmes vivre un mauvais rêve.

La réalité brutale, débarrassée de toutes contingences, nous fut révélée alors que vainement nous essayions d'établir, à l'aide de données incomplètes, la genèse et les péripéties du drame. Nous apprîmes soudain l'issue de ce procès vaguement conjecturé : la condamnation à mort de nos camarades. Nous sûmes que le dossier de l'affaire avait été brûlé afin d'en empêcher la reconstitution future. Deux jours après nous parvint la décision du mikado puis enfin la nouvelle de l'exécution de douze camarades parmi lesquels le D<sup>r</sup> Kotoku et sa compagne. La supériorité des barbares du Levant sur les barbares d'occident, s'affirme nettement en tout ceci. Le moins que les fauves puissent concéder à humanité, c'est d'accomplir leurs forfaits en plein soleil, devant témoins. Le Tsar rouge lui-même, se plie à ce principe. Il édifie des potences en nombre assez considérable pour que son vaste empire en paraisse hérissé aux yeux de l'Univers. L'Alfonse d'Espagne permet qu'un Ferrer affronte ses fusillades, Et quand les martyrs de Chicago furent sacrifiés, malgré l'ignominie du supplice, ils moururent en beauté après avoir poussé le cri de leurs convictions. Au Japon douze êtres de bonté, de noblesse et de vaillance ont été immolés, successivement à la même potence. Depuis leur arrestation, ou les avait maintenus baillonnés. Conçoit-on un pire supplice pour des êtres exubérants de vie et de jeunesse, débordants d'enthousiasme, tenant, par dessus tout, à proclamer leurs convictions, que ce *supplice du silence* ! C'est une chose que Dante — explorateur des Enfers, n'eût pas osé aborder.

Ah ! les hommes d'aujourd'hui sont bien blasés et surtout bien avachis. Le spectacle constant des atrocités quotidiennes, la résignation d'une vie abjecte, le lent poison de l'atmosphère civilisée, ont émoussé les sensibilités, dépravé les cœurs, atrophié les cerveaux. Combien d'individus ont conservé la faculté naturelle de s'indigner, de se révolter ? Combien parmi les protestataires des meetings ont ressenti pleinement l'extrême abomination du forfait japonais ? S'il en est quelques-uns qui se sont trouvés émus, troublés, demain ils auront tout oublié. Le Peuple oublie. Et si un jour — c'est une hypothèse — le bras d'un Bresci se levait sur un Mikado quelconque, le troupeau serait unanime pour lyncher le justicier.

Mais c'est affaire à nous anarchistes — les plus grands, les seuls ennemis du Pouvoir — de régler nos propres comptes avec les maîtres. L'assentiment des esclaves qui trop souvent sont complices des tyrans, nous importe peu. Le martyr nous déplaît. Il fait la fortune des ambitieux coquins, des scélérats habiles. Mais nous sommes solidaires des nôtres qui tombent dans la mêlée, et parfaitement résolus à répondre par la violence à la violence. Foin des vieux clichés romantiques : «le sang fécond des martyrs», «l'idée qui ne meurt pas» etc. Abandonnons-les aux visionnaires du «Grand Soir», aux illuminés, s'il s'en trouve encore, à leur défaut, jetons-les en pâture aux sorciers politiques. Des fantômes d'idées ne sauraient guider nos actes.

Sachons profiter des enseignements qui nous viennent de toutes parts. Dans l'âpreté des luttes modernes où s'accusent l'astuce et la férocité des puissants, l'hypocrisie

des bergers, l'incommensurable abjection des troupeaux, il importe, si nous ne voulons pas être déchiquetés ou contraints à l'emprisonnement de la Tour d'ivoire, que nous nous comportions en tacticiens éclairés. Rejetons toutes les vieilleries humanitaires et sentimentales qui n'ont cours autour de nous, que pour bernner les badauds. Résistons, attaquons ; défendons-nous prenons l'offensive, mais non en Don Quichotte, en calculateurs, froidement déterminés.

C'est le vrai moyen d'éviter des catastrophes comme celle du Japon. Pourquoi se livrer à la dent des fauves puisqu'on sait qu'une fois saisis par eux aucune force au monde n'est capable de vous tirer de leurs griffes ! Désormais plus de récréminations, plus de jérémiades. Les bourreaux ayant à compter avec leurs hôtes, opéreront avec moins de facilité et d'insolence provocatrice. L'affaire de Londres en atteste.

## Le grève et les Politiciens

L'organe officiel du socialisme belge n'a pas fait grand tapage autour de la grève des mineurs de Liège. Et cela se comprend. Instruit par ses commis-voyageurs de la tournure des événements, de l'état des esprits, il a crû prudent de se taire. En toute autre circonstance, notamment s'il se fût agi d'affermir la politique, nous l'eussions entendu. Mais la grève spontanée des mineurs lui apparaissait comme une salle d'attente. Elle avait été d'ailleurs combattue par les politiciens du syndicat soudoyés pour empêcher toutes grèves. Alors que 15000 ou 17000 *non syndiqués* avaient déjà cessé le travail depuis quelques jours, les 8000 membres de la fédération des mineurs n'avaient pas encore donné signe de vie, sauf à certains charbonnages. Il fallut la fusillade de Seraing — un mort, trois blessés — pour que les électeurs de feu Napoléon se décidassent à contrevenir aux ordres de leurs meneurs salariés. Décidément les situation était rendue critique pour les politiciens, Dejardin, Trolet, Donnay, etc. Tonner contre les gendarmes assassins. Impossible, ne sont-ce pas en effet, les Trolet, les Destrée, les Vandervelde, qui taut de fois ont plaidé au Parlement pour obtenir de la bourgeoisie nigrate, un minimum de salaire en rapport avec les services que lui rendent les bons gendarmes !

Il fallait trouver un dérivatif et glisser sur la fâcheuse échauffourée de Seraing. On le trouva et les mineurs s'y laissèrent prendre. A leur insu ou s'entremis auprès des patrons, sans succès il est vrai, mais le copain ministre Hubert «marcha dans la combinaison». On lui fit signer une lettre lourde de promesses et l'on chanta victoire, avec tout de force, d'ardeur et d'insistance que les braves mineurs finirent par se convaincre qu'ils venaient de triompher. Les 8000 membres de la fédération retournèrent à la mine, ce pleurant leurs morts, mais la joie au cœur. Le tour était joué, bien joué. Le grève escamotée de main de maître. Elle se poursuivit quelques jours encore chez les non-syndiqués et elle finit en «queue de poisson».

Les politiciens peuvent se flatter de s'être habilement tirés d'un mauvais pas. Ils vont épiloguer à présent sur le danger couru mais si leur prestige a résisté aux événements, ils auraient tort de le croire bien solide. Car enfin cette grève des mineurs est de nature à désiller les yeux des plus aveugles. Et peut être que dans les cerveaux ténébreux des travailleurs de la mine une lueur de raison va jaillir. Les ouvriers comprendront que cette loi de neuf heures que les patrons appliquent à la lettre, avec ses contraintes et obligations, est aussi pernicieuse que la loi des retraites en France, cadeau du Pouvoir, qualifié avec raison par la

C. G. T. d'escroquerie. Ils comprendront que tout ce qui émane d'en haut est ou bien inapplicable, ou bien néfaste. Les lois ne peuvent que sanctionner les faits, et les pseudo-réformes doivent s'adapter aux réalités. La conclusion vient d'elle-même. Le parlement est un mécanisme enregistreur duquel les travailleurs, obtiendront ce qu'ils voudront, par leur action directe, économique. Et puisque la législature n'intervient qu'après, pour régler et codifier, pourquoi ne pas la dédaigner ?...

On ne voit que trop son but : s'opposer à l'affirmation des forces ouvrières, canaliser et faire dévier le mouvement émancipateur. Ouvriers de la mine et d'ailleurs réfléchissez !

### Encore une Exposition...

L'an passé nous a valu l'Exposition Universelle et Internationale de Bruxelles. Cette année c'est à Charleroi que ça se tient.

Il paraît qu'une Exposition c'est un grand bonheur pour un peuple. Du moins nos socialistes l'affirment. En cela ils se montrent supérieurs aux mercantis français qui, consultés sur la question de savoir s'il serait bon d'organiser une Exposition à Paris en 1920, ont estimé que ce genre de fête est la pire des calamités.

Nous ne nous sommes pas extasiés à la vue du drapeau rouge flottant l'été dernier au-dessus des « Zillerthal » et des Monacos et le tintement des nickels dans la caisse coopérative, nous a médiocrement bercé. Nos sens ont donc conservé leurs facultés de voir et d'entendre. Nous avons vu un spectacle ignoble, la débauche, l'orgie, les cohues bigarrées. Nous avons perçu le grognement des porcs à la curée, le glapissement des chacals écumeurs de la misère. La saison d'hiver a été terrible. Mais la souffrance des pleurs est silencieuse et abjecte. Elle ne compte pas aux regards des figurants et des acteurs de la tragédie sociale.

Entre autres souvenirs éccurants nous avons conservé la vision de cette exhibition honteuse et abominable du travail à domicile, à deux pas de la plaine des attractions. Nous voyons encore la foule charriant ses pestilences, se pressant, devant les cabines où des esclaves à apparence humaine s'exténuaient à des besognes ingrates. Et nous avons décelé sur les faces contemplatrices des instincts de férocité : la volupté de voir souffrir. Devant les cages aux fauves du Jardin des plantes, populo s'attendrit parfois, mais devant les humains en agonie, il se délecte et réserve pour son estomac la pitié qu'il éprouve envers le chien malade. Ce n'est pas en vain qu'on est des *civilisés*.

Je ne sais pas ce que les démagogues, au Pays Noir, réservent comme attraction principale à leur World's fair. Mais il n'est pas douteux qu'ils se mettront en mesure d'égayer leurs contemporains. N'est-il pas question d'offrir aux visiteurs de l'Exposition de Charleroi, le spectacle d'une collection de toutes les monstruosité, anomalies, difformités, chancres, mutilations etc. dont la civilisation s'est montrée si prodigue à l'égard des heureux bagnards de la mine, de la Verrerie et du Haut-Fourneau ?

Ils pourront se flatter d'avoir réalisé un *clou*.

### Tiers Etat, 4<sup>e</sup> Etat... Anarchie

Les masses populaires, lorsqu'elles ne sont pas travaillées par une passion profonde ou animées par une idée synthétisant leurs plus secrètes aspirations, offrent une force d'inertie dont s'accaparent aisément les charlatans, sorciers, démagogues et politiciens. Il suffit aux bateleurs de faire miroiter aux yeux des foules simplistes, ignorantes et moutonnères quelques savants mirages ou de

douces illusions pour se les accaparer totalement. Petit à petit le charme opère son miracle. Les bergers établissent leur empire absolu sur le troupeau en emprisonnant chaque unité dans le réseau tenu des lois, des règlements et des codifications. Au fur et à mesure que se développent les «œuvres», que s'implantent les «institutions» il devient de plus en plus difficile aux unités de se défaire de l'engrenage. Il arrive alors que l'artificiel se substitue au naturel, l'agitation stérile à l'activité féconde. Au milieu des entraves et des contraintes de toutes sortes les individus ne vivent plus leur existence propre. Ils sont dans un état perpétuel de somnambulisme et d'hypnose et attachent une importance primordiale aux faits et gestes des cabotins du Pouvoir. Le puissant labueur qu'ils opèrent sur le domaine économique, ils l'ignorent ou l'estiment à une faible valeur. L'habitude aidant, ils en arrivent à se persuader que les rouages du mécanisme d'Etat sont indispensables à la marche du monde, à la vie sociale aussi bien qu'aux vies individuelles. Avec l'hérédité, s'ancrent dans les générations successives ces croyances pernicieuses dans l'omnipotence de l'Etat. Quoiqu'il survienne dans l'économie sociale tous les regards se tournent vers l'Etat-Providence. Les individus, les «citoyens», abdiquent en sa présence toute personnalité. Ils ne pensent que par l'Etat dont ils acceptent la morale «civique», la raison «d'Etat», la science «officielle». Aux regards des idolâtres du Pouvoir toute l'activité sociale se subordonne aux agissements de quelques guignols impartis d'autorité. Les insensés ! Ils ne voient point que l'Etat est l'arme par excellence des gredins, des exploités, des possédants, des «forts». Il ne voit pas que cet Etat ne crée rien, ne produit rien ; qu'au contraire il paralyse la vie, nuit à l'épanouissement individuel, s'oppose au libre jeu des affinités, met obstacle à l'harmonie des rapports inter-sociaux. L'Etat est par essence tyrannique, corrompu et corrupteur. Il est une puissance de mort.

Au sein de l'Etat Bourgeois — Tiers Etat — un 4<sup>e</sup> Etat se forme. Il n'a pas encore atteint sa pleine apogée car il n'aspire rien moins qu'à se substituer à son aîné. Néanmoins nous pouvons le voir à l'œuvre et jauger sa valeur. S'annonce-t-il meilleur que l'Etat Bourgeois, meilleur par ses principes et meilleur par ses hommes ? Hélas ! il a la tare inhérente à tout Etat. C'est-à-dire qu'il signifie, «stagnation», «corruption» et «mort». Il grossit, grossit mécaniquement, telle une boule de neige en s'agglutinant toutes les forces d'inertie. Il absorbe tout, il engloutit tout. Cherchons en lui la vie, nous ne la trouvons pas. Demandons lui l'application des grands principes sur lesquels il prétend s'édifier : il n'en donne pas trace. Vérité ! Justice ! Liberté ! il les ignore... Droits individuels !.. il les méconnaît. Une tyrannie aussi aveugle, aussi féroce que la tyrannie bourgeoise nous menace.

Prenons l'exemple du Parti Ouvrier Belge. Une masse invertebrée de «prolétaires conscients» taillables et corvéables à merci. Un troupeau excellent pour la tonte se satisfaisant de l'herbe parcimonieusement distribuée dans les râteliers dorés de la coopérative et du syndicat... Un bloc gélatineux d'intestins où pullule la vermine. Voici des rats de coopérative aux dents aiguës. Voici des renards syndicaux aux museaux pointus et la multitude des bêtes envieuses et jalouses. C'est à qui grignotera la plus grosse part du gâteau. C'est à qui pillera avec le plus de désinvolture, à qui s'arrondira la panse. S'imagine-t-on qu'une lueur d'idée éclaire ces cerveaux tumeux ? Scutez-les. C'est la nuit, vous dis-je, la nuit opaque, absolue dans ces consciences affairées. La morgue caractéristique, l'affetion et la vanité des hommes aux sincères, témoignent assez de leurs bas instincts et du contentement intime qu'ils éprouvent d'avoir pu s'échapper des horreurs de l'enfer ouvrier... Tout en haut siègent les Grands, ceux qui sont châtelains quelque part, Rois à Schaerbeek ou à Gand, propriétaires, actionnaires des grandes compagnies, hommes aux professions libé-

rales : docteurs, avocats, professeurs, notaires, banquiers, députés, échevins et candidats ministres... les gros frelons de la ruche ouvrière... ceux qui pensent et agissent «pour» le prolétariat, ceux qui orientent le char du 4<sup>e</sup> Etat vers les destinées du collectivisme. Et, à leur suite, la kyrielle des courtisans et des valets chantant les louanges et battant le rappel de la réclame. C'est dans la Presse que ceux-ci opèrent plus particulièrement. Ils sont spécialement chargés de préparer la glandée quotidienne dont se délectent les abonnés d'*officie*. Sur le bouillon gras de leur prose alambiquée surnagent quelques croûtes : des aphorismes tricentenaires, des formules spongieuses, des vagues lieux communs et des clichés ramassés dans toutes les pissotières du journalisme, arômes et piments de l'ordinaire cuisine politique. En vain vous essayeriez de harponner dans ce complexe muscilagineux quelque concept solide, quelque principe consistant. Tout y est dosé, malaxé, trituré, calculé au «doit et avoir» du Grand-Livré. Il n'y a pas la substance d'une affirmation ; les fragments de vérité objective sont rigoureusement délayés dans la boue des réticences, des sous-entendus et des insinuations... Tel se présente à nous le 4<sup>e</sup> Etat, hommes et principes (?) Il n'est encore qu'embryonnaire ! Quel foyer de peste est-il appelé à devenir ?

La formation d'une tyrannie d'Etat — je l'ai montré précédemment — n'est possible qu'avec l'acceptation tacite des masses ignorantes et serviles. Quand la conscience s'éveille dans l'esclave, quand un homme libre naît, quand l'individualité fait éclater sa gangue héréditaire, l'Etat puissance de ténèbres et de mort, s'évanouit, disparaît. Et le vivifiant soleil de l'anarchie brille de son plus pur éclat. L'aube des temps nouveaux, par lui, s'illumine. Tout ce qui pense, tout ce qui sent, tout ce qui palpite et vibre se chauffe à ses rayons. L'Etat, pieuvre aux tentacules innombrables, s'est abreuvé de sang tout au long de l'histoire tissée de crimes, de spoliations et de forfaitures. Il signifie, encore aujourd'hui, coercition et barbarie, banditisme organisé. Révoltons nous contre l'Etat et contre ses séides de quelque étiquette ils se parent. Réalisons dès maintenant l'anarchie... en nous éduquant, en devenant meilleurs, en combattant. Autorité ! Loi ! Arrière, monstre du passé ! Vive la vie lumineuse et belle... Vive l'Anarchie.

RH.

### La Presse et le Public

Quelques considérations d'ordre général ne seront peut être pas superflues pour faire comprendre à des esprits distants du terre à terre qu'on ne lance pas un journal anarchiste avec la même facilité que n'importe quel autre genre de publication. Quand on s'approche d'un kiosque de journaux on est frappé de la quantité prodigieuse d'imprimés qui s'y emmagasinent. On y trouve non seulement les Moniteurs officiels de la Bourgeoisie, les organes de bluff, de chantage et de politique, les journaux de grande information, les feuilles financières, commerciales, sportives, humoristiques et pornographiques, on y trouve aussi une infinité d'organes amorphes, inimaginables, échappant et toute catégorisation certaine et qui émanent d'on ne sait quelles officines mystérieuses, insoupçonnées. Dès lors on ne peut s'empêcher de penser que la presse, en attendant qu'elle émancipe les hommes, s'entreprenne consciencieusement à les abrutir et à les idiotiser. «Le lecteur crée l'organe», affirme un lieu commun journalistique. Etant donné l'amas quotidien des productions ineptes et vénéneuses, qu'on essaie de se représenter les variétés innombrables d'imbéciles constituant les majorités d'aujourd'hui ! Sous le ruissellement excrémental des égoûts de presse agluant jusqu'aux murs des édifices, escaladant le ciel contrairement aux lois physiques, toute

production sérieuse est engloutie. C'est à peine si, de temps à autre, une publication intéressante par son but éducatif ou instructif : revue scientifique, recueil philosophique, journal d'idées, résiste au flots boueux du grand journalisme et surnage. Le sûr instinct des mercantis bannit rigoureusement ces écrits rébarbatifs des étals et des devantures. Ils y feraient triste figure à côté des manchettes orgueilleuses qui pipent le client et suggestionnent l'acheteur. Il ne peuvent évidemment rivaliser avec ces clichés cabalistiques et ces chromos ahurissants qui trouvent toujours un emploi décoratif pour loges de concierges, cabinets de coiffure et boudoirs demi-mondains. La science et la philosophie n'ont jamais fait bon ménage avec les produits de la frivolité et de la déliquescence humaines. La morale commerciale se cabre à l'idée de les faire voisiner. Et l'honnête libraire, l'honnête marchand de papier a toujours, dans sa boutique, un coin obscur pour enfouir les publications qui ne lui semblent pas dans la norme pour cette raison qu'elles jouissent du discrédit réprobateur de la clientèle.

Au surplus l'Etat veille.

Rien n'échappe à son oeil de lynx. Il favorise l'écoulement des dépotoirs de «bonne presse» ; il déclare subversif, attentatoire aux mœurs et contraire à l'Ordre établi, tout ce qui n'a pas pour but l'abêtissement des citoyens. On l'a vu frapper d'interdit certaines publications et maintes fois il est intervenu pour prohiber des lectures suspectes. En dehors de la censure et du boycottage systématique du Pouvoir, en dehors de la couardise et de l'étroitesse des mercantis, d'autres forces complotent l'étouffement des journaux d'avant garde. En premier lieu l'ignorance des masses, ignorance crasse, paresse mentale inouïe, dont nous ne sougeons pas à incriminer les prolétaires, mais qui expliquent cet engouement populaire, allant jusqu'à la passion, pour les romans-feuilletons, les exploits policiers, les chroniques sportives etc., etc...

En second lieu le snobisme intellectuel des gens de l'élite voulant tout connaître, tout savoir, être «dans le mouvement» sans prendre les loisirs d'approfondir leurs lectures. On se fait un point d'honneur avoir une opinion sur toutes choses mais ces opinions sont superficielles chancelantes, incapables de résister à la discussion...

Telles sont donc les conditions qui nous environnent. D'une part une propagande fébrile, submergeante, pour le mensonge et l'horrible. D'autre part un public ignorant et affairé tout disposé à servir de réceptacle aux divers poisons.

Comment, dans un tel milieu, avec de telles contingences, pouvons-nous espérer faire entendre notre voix ? Nous aurions tort de nous illusionner. Mais nous serions plus déraisonnables encore si nous laissons les empoisonneurs agir à leur guise sous prétexte qu'ils ont le haut et le bas du pavé. Si faible que soit notre voix, elle fera vibrer des tympanes, elle a des chances d'être comprise par quelques-uns. Ne réussirait-elle qu'à éveiller une seule conscience que nous n'aurions perdu ni notre temps ni nos efforts. Mille causes d'émancipation, notamment les éditions à prix réduits d'ouvrages scientifiques et littéraires remarquables — ajoutent leurs effets aux nôtres. Quelle que soit la puissance des forces mauvaises, le Progrès moral se réalise, quand même, petit-petit, sans qu'il soit possible à la coalition du Mensonge et du Crime de l'enrayer. En ce sens le poète a en raison de dire : *Ceci tuera Cela*. La vérité vaincra l'erreur ; la lumière aura raison de l'obscurité ; la Justice triomphera de l'Iniquité.